

## Les restes de Joe Brainard

Joe Brainard, *I Remember (Je me souviens)*, Arles, Actes Sud, 1997, 227 pages

André Goulet

Volume 41, numéro 3 (243), juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goulet, A. (1999). Compte rendu de [Les restes de Joe Brainard / Joe Brainard, *I Remember (Je me souviens)*, Arles, Actes Sud, 1997, 227 pages]. *Liberté*, 41(3), 125–127.

ANDRÉ GOULET

## LES RESTES DE JOE BRAINARD

*Joe Brainard, I Remember (Je me souviens), Arles, Actes Sud, 1997, 227 pages.*

Le jour précédant sa mort, un homme (appelons-le Joe) se poste devant la glace, comme de coutume, un vieux rasoir Schick à la main. Ce rasoir lui appartient, ce rasoir est le *sien*. Mais demain, quand la mort aura frappé, à qui appartiendra l'instrument? Pourra-t-on encore dire: Ce rasoir est le rasoir de Joe? Certes, on pourrait être tenté de le dire, et sans doute le dira-t-on du bout des lèvres; mais aussitôt énoncée, l'affirmation se montrera telle qu'elle est, absurde et imbécile. Pourtant, du moins si on s'en remet aux seules apparences, à la seule concrétude, Joe est toujours là, au même titre que le rasoir, la chaise sur laquelle il s'asseyait hier encore ou la chevalière qui lui ceint le majeur de la main gauche. Je puis toucher à Joe comme je puis toucher à tout ce qui constituait son bien jusque-là. Or ce bien n'est plus la propriété de Joe, pour la simple et bonne raison que Joe *n'est plus*. Métamorphosé, dirait-on, en un douloureux héritage, en restes inutiles, putrescibles, qui rendent sa mort plus horrible encore, quasi insupportable. En effet, quoi de plus encombrant, de plus gênant qu'une dépouille ou le rasoir d'un défunt? de plus embarrassant que les sous-vêtements, les manuscrits, les sculptures, le

tube de rouge, la voiture, le bas filé, le cahier d'esquisses, les factures ou les rognures d'ongle d'un macchabée ? Si la mort se voulait juste ou équitable, et pas seulement putasse ; si elle n'était qu'une limite temporelle, et pas seulement une cochonneuse hypocrite ; elle accomplirait mieux son travail. Au lieu de s'en prendre uniquement à la vie, elle subtiliserait l'inutile de l'être en même temps que l'être lui-même. Seulement voilà, le hic dans cette affaire trop humaine, c'est que la mort, peu soucieuse de ceux et celles qui survivent au trépassé, ne s'en prend qu'au mouvement de l'être. En d'autres termes, elle s'amuse à verser sur le dos des survivants le lot considérable de choses inertes qui perdent leur sens et leur utilité avec la disparition de leur possesseur — lui-même entré dans la catégorie des *choses*. La faucheuse n'a de lame et de tranchant que pour la grâce et le mouvement.

Si l'inutile est le legs du survivant, on est en droit de s'attendre à trouver, de l'autre côté, du côté de ce qui meurt, les bijoux qui donnent à l'homme et à la vie une valeur inestimable. Est-ce l'attrait de ce trésor qui a conduit Joe Brainard à coucher sur papier la multitude de résidus destinés, un jour ou l'autre, à périr avec lui et en lui ? Mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept fois, Joe Brainard se souvient. Au hasard : *Je me souviens du danger des cheveux d'ange.* (p. 122) *Je me souviens d'avoir essayé d'économiser de l'argent pendant un jour ou deux et d'en avoir vite perdu l'envie.* (p. 157) *Je me souviens, une fois, d'avoir examiné de très près l'ouverture au bout de ma quéquette et à quel point ça me rappelait la bouche d'un poisson rouge.* (p. 169) Ainsi les riens s'accumulent, sans raison apparente et dans un ordre tout à fait aléatoire. Comme si l'auteur, incapable de choisir, collectionnait les débuts au récit de sa vie. En résulte une pure incantation aux vertus musicales, subliminales.

Porté par un courage et une lucidité exemplaires, Brainard retient, dirait-on, tout ce vers quoi Proust s'est

laissé entraîner. Mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept fois, il trempe sa madeleine dans une tasse de thé et l'en ressort pour noter laconiquement ce qui lui revient à la mémoire. Aucune largesse chez Brainard, qui préfère la tache et le point au trait libre. Une mosaïque de pacotilles, sa vie, nos vies. Comment ! se révolte le lecteur. Mon existence tient-elle en si peu de choses et de mots ? Et pendant qu'on se lamente sur son propre sort, Brainard, lui, se bidonne : *Je me souviens du temps infini que peut durer un tube de dentifrice qui a l'air vide.* (p. 206) *Je me souviens d'avoir mangé de la morve. Ce n'était pas mauvais.* (p. 76) Le rien qui préside à la vie, l'auteur le montre autant de fois qu'il se manifeste à lui. Au bout du compte, on se retrouve devant un vide construit pièce par pièce, par une sorte d'accumulation négative. On bute contre un néant palpable, respirable. La présence tranquille d'une araignée au coin d'une fenêtre. Un souffle, une couleur, une haleine d'alcool. De quoi est fait l'homme ? Réponse : d'une matière qui se défait. Brainard le savait, pour qui en dire plus sur si peu eût été, on le devine, beaucoup trop de temps perdu.